Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

7 | 2019

Littérature et cuisine

Le banquet des Valeureux (Albert Cohen, *Mangeclous*)

Alain Schaffner

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/538>

DOI : 10.4000/elfe.538

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Alain Schaffner, « Le banquet des Valeureux (Albert Cohen, *Mangeclous*) », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 7 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/538> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.538>

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Le banquet des Valeureux (Albert Cohen, *Mangeclous*)

Alain Schaffner

- 1 L'œuvre d'Albert Cohen fait une très large place à la cuisine et à la description de sa préparation et de ses résultats. Beaucoup d'œuvres dans la littérature française parlent de la cuisine (celles de Zola ou de Proust par exemple, ou plus récemment celle de Paul Fournel), mais peu consacrent autant de pages à la nourriture préparée (occidentale ou orientale) ou à ses modes de préparation, qu'il s'agisse de la moussaka, de la boutargue, du cou d'oie farcie ou du mastari, fameux plat à base de pis de vache. En témoigne le fait qu'en 2015 ont paru concurremment deux livres portant sur le sujet : l'un est la savante et réjouissante étude de Claudine Nacache-Ruimi intitulée *Albert Cohen, une poétique de la table*¹. L'autre, intitulé *À table avec Albert Cohen*² est tout simplement un recueil de recettes de cuisine d'Albert Cohen trouvées dans les romans (ou déduites d'eux), recueil établi et préfacé par Henri Béhar. Rien de commun entre ces deux ouvrages sinon la « table » qu'on trouve en titre : l'un se lit et se médite (celui de Claudine Ruimi), l'autre se cuisine et se savoure (celui d'Henri Béhar).
- 2 Dans le cycle romanesque d'Albert Cohen, publié entre 1930 et 1969, et composé de quatre romans : *Solal* (1930), *Mangeclous* (1938), *Belle du Seigneur* (1968) et *Les Valeureux* (1969)³, figurent cinq personnages hauts en couleur, qui se sont eux-mêmes nommés « les Valeureux de France ». Juifs originaires de l'île grecque de Céphalonie, ils se rattachent à la branche française de la famille Solal tandis que leur cousin, nommé Solal des Solal ou plus simplement Solal, appartient à la branche espagnole. Solal, sous-secrétaire général à la SDN, est un modèle de réussite en Occident tandis que ses cinq cousins orientaux : Mangeclous, faux avocat, Bey des Menteurs et beau parleur ; Saltiel, petit oncle aimant mais naïf ; Salomon, innocent au grand cœur ; Michaël, janissaire séducteur ; Mattathias, sorte d'Harpagon céphalonien, ont conservé des manières très orientales, exubérantes et parfois burlesques qui lui font honte. Les Valeureux sont pour ainsi dire la part refoulée de l'identité de Solal, juif occidentalisé et intégré. Parmi les Valeureux, Mangeclous est le plus grand amateur de cuisine, qu'il s'agisse de la

consommer ou de la préparer (dans le passage du banquet, il demande « des recettes culinaires au maître d'hôtel » [M, 598]).

- 3 Dans l'œuvre de Cohen, l'amour de la vie des Valeureux, ce qui fait justement leur « valeur », c'est leur joie de vivre qui prend souvent une forme directement gastronomique ou plus largement alimentaire. Le surnom de Mangeclous est d'ailleurs lié à son phénoménal appétit : « On l'appelait Mangeclous parce que, prétendait-il avec le sourire sardonique qui lui était coutumier, il avait en son enfance dévoré une dizaine de vis pour calmer son inexorable faim. » (M, 436-7). On reconnaît dans la description de cet exploit une filiation rabelaisienne que le récit de la naissance de Mangeclous dans *Les Valeureux* vient confirmer : « Or donc, sortant de l'honorable panse de ma dame-mère, ma première pensée fut de demander à la sage-femme s'il y avait quelque chose de bon à manger dehors. Elle me répondit que non. Alors je rentre, m'écriai-je [...] » (V, 817). On se souvient en parallèle de la naissance de Gargantua dans le roman du même nom, proclamant quant à lui sa soif démesurée (« À boire, à boire ! ») et aussitôt nommé, d'après la première parole de son père Grandgousier (nom signifiant « grand gosier ») « Que grande tu l'as » (sous-entendu : la gorge), en vertu nous dit Rabelais « de la coutume des anciens Hébreux »⁴. L'attention extrême que porte Mangeclous à la fois à la préparation et à l'ingestion de nourriture se manifeste en de nombreuses occasions, évoquant le personnage de conte de fées. Il n'hésite d'ailleurs pas à faire jeûner sa nombreuse progéniture tout en se repaissant devant elle de nombreuses moussakas ou confitures mangées à la louche à même le pot : « Les petits, affamés et roulés, restèrent debout à contempler l'ogre qui, deux fourchettes dans chaque main, mangeait affectueusement des saucisses de bœuf, du fromage fumé, de la rate au vinaigre et, délicate fantaisie et scherzo final, une salade d'yeux d'agneaux [...] » (M, 412).
- 4 Cependant, ces plaisirs solitaires laissent toujours affleurer, chez Mangeclous, la culpabilité, selon ses propres termes, de ce « paltoquet juif mangeant beaucoup pour se consoler de n'être rien » (M, 440). La gloutonnerie égoïste a toujours quelque chose de triste et d'illégitime. La boulimie risque alors d'apparaître, comme c'est souvent le cas dans les romans d'Albert Cohen, comme un symptôme de la neurasthénie.
- 5 C'est pourquoi Mangeclous préfère à tout régal confidentiel ce qu'il appelle les « mangements », c'est-à-dire les repas pris en commun. Frugaux ou abondants, ils sont partagés dans une communauté qui se réduit le plus souvent aux seuls Valeureux et qui soude leur fraternité. Dans *Solal* (chap. II), la conversation se déroule autour d'un verre d'eau d'abricot offert par Salomon et de graines de courge données par Mattathias. Dans *Belle du Seigneur* (chap. XXV), c'est en se faisant passer pour un « envoyé plénipotentiaire en mangerie » auprès de M. Deume que Mangeclous réussit à lui faire partager un repas improvisé, qu'il cuisine lui-même, jetant ainsi une passerelle culinaire entre l'Orient et l'Occident : « Faces luisantes, les deux convives burent fort et se régalerent de cassoulet et de tripes, joyeusement les alternant, force sourires échangeant, gaillardement chantant et amitié éternelle se jurant »⁵.
- 6 Dans *Mangeclous*, les scènes de réjouissance culinaire sont particulièrement développées. À l'appel de la cloche du dîner, sur le bateau qui le conduit vers Athènes avec ses amis (on est au chapitre XI), Mangeclous, personnage un peu cyclothymique, échappe soudain à toutes ses idées noires et retrouve une prodigieuse vitalité :

[Les Valeureux] mangèrent de bon appétit, bouches bien ouvertes et langues claquantes, s'engagèrent poliment les uns les autres à reprendre de ces magnifiques

hors d'œuvre. Quant aux pâtes à l'italienne qui suivirent, Mangeclous les trouva si charmantes qu'il en fit une razzia dans l'assiette de Salomon.

« C'est pour ton bien dit-il. Comprends-tu, ô le plus petit géant du monde visible à l'œil nu, ton tuyau digestif est si petit que les macaronis ne sauraient y pénétrer et que c'est ton œsophage qui entrerait dans le macaroni, ce qui amènerait ton décès par subrogation suffocatoire. »

Et il s'enfila d'infinis macaronis aux tomates en fredonnant une sautillante marche militaire et en battant la mesure avec ses orteils nus qu'il savait faire claquer comme des castagnettes. Puis il se délecta d'une grande et grasse côtelette de veau dont il croqua l'os.

[...] [I] prit cinq tranches de gâteau lorsque vint son tour. (M, XI, 441-442)

- 7 L'émulation collective est manifeste, l'individu s'oublie dans l'exaltation commune (même si Mangeclous n'oublie jamais de penser à lui), l'identité des Valeureux se fond dans un bien être partagé manifesté par l'usage réitéré du pronom « on » : « L'heure était exquise. On croquait des pistaches salées. On mangeait des œufs durs, on buvait de nombreuses chopes de bière perlées de buée et, délice suprême, on faisait des projets tandis que les crêtes des vagues scintillaient sous la lune [...] » (M, XII, 444)
- 8 Les mangements des Valeureux atteignent dans le roman une sorte de paroxysme lors du banquet offert par Solal à ses cinq cousins. Nous sommes au chapitre XXXV de *Mangeclous*, en mars 1935 ou 1936 (la chronologie du cycle est un peu flottante dans le raccordement de la fin de *Mangeclous* au début de *Belle du Seigneur*). Solal, qui occupe un poste très élevé à la SDN a invité à dîner ses cinq cousins, dont il a un peu honte, pour leur faire plaisir, et il tâche de se conformer à leurs mirifiques attentes. Le dîner a lieu dans la salle à manger privée de sa suite à l'hôtel Ritz de Genève⁶. En ce qui concerne la cuisine on est naturellement ici moins dans la confection des plats (Mangeclous apparaît en cuisinier dans bien d'autres passages de l'œuvre) que dans la dégustation, voire l'engloutissement (il est explicitement désigné comme un « ogre »). Ce morceau de bravoure fait environ cinq pages (M, 596-601).
- 9 C'est d'abord l'entrée des Valeureux dans la salle à manger privée où Mangeclous encore calme doit, nous dit-on, se retenir à la lecture du menu « pour ne pas pousser les rugissements du lion de la Métro-Goldwin-Mayer » (M, 596). Suit un temps d'attente assez long où Salomon voulant bien faire prie Solal, sans la moindre ironie, de partager leur « modeste repas » (M, 596). Il décline l'invitation mais restera comme observateur, à fumer près de la fenêtre. Mangeclous, lui, n'en pouvant plus d'attendre, dévore de petits pains briochés. Finalement, le service commence, fait par trois domestiques « élégants et silencieux » (M, 597) tandis qu'un orchestre joue une valse viennoise : « Le Beau Danube bleu ». Au début les Valeureux se comportent bien « avec des timidités ravies et des échanges de courtoisies » (M, 597). Mais « lorsque les vins eurent agi, ils se passèrent de fourchettes, se débarrassèrent des serviettes et de toutes inutiles gracieusetés » (M, 597). Le Bey des menteurs se relâche alors :

Mangeclous alla jusqu'à ôter sa redingote et ses souliers ferrés pour être plus à son aise. [...] Puis il attaqua le cassoulet. Les pieds nus et le torse fort poilu, il se réjouit à la limite de la réjouissance, faisant force claquements de langue et divers bruits de lèvres et frappant son assiette avec sa fourchette et interpellant le maître d'hôtel et criant que jamais il n'avait mangé aussi bien et rotant et discutant tout en se nourrissant [...] et enfournant subrepticement dans ses poches biscuits et petits fours qui feraient la joie de sa progéniture [...] et racontant des histoires infinies et chantant à tue-tête que la vie était belle et s'empiffrant des deux mains. (M, 597-598)

- 10 La liste des entorses faites par les convives aux convenances serait longue. Tous parlent fort, sauf Michaël qui se contente d'engloutir avec application, et le faux avocat finit par se mettre à danser : « Parfois Mangeclous se levait et, tenant dans sa main un pilon de poulet ou une tranche de pâté, dansait virginalement au son du *Beau Danube bleu*, sans s'arrêter de manger. » (M, 598)
- 11 L'excitation monte, les Valeureux sont « déchaînés » et le texte devient hyperbolique. Mangeclous, machinalement, « engouffre presque sans mâcher », « si bien qu'à deux reprises, assommé par tant d'ingurgitations, il tomba dans une sorte de coma dont on le sortit en lui faisant respirer du poivre en poudre » (M, 599). Après avoir consommé en cinq minutes un plat supplémentaire rien que pour lui (douze œufs frits à l'espagnole avec marmelade d'orange et café au lait), « il émit un rot de bien être qui commença par un beuglement de bœuf et se termina en languide gémissement voluptueux » (M, 599) juste après une mélodie d'un autre genre, émanant de Mattathias, qui s'était bourré de bicarbonate de soude « qui le faisait enfler et avait des conséquences si sonores que Mangeclous en eût été jaloux s'il en avait eu le temps » (M, 599). Les codes de bonnes manières sont bien loin, et on constate qu'un abus des produits culinaires provoque chez eux les effets d'une drogue.
- 12 Comme il se doit chez les Valeureux qui sont avant tout des êtres de parole, la gastronomie se voit transmuée en ces paroles dont Mangeclous est le maître : il fait d'abord à Solal le récit d'invraisemblables histoires de Salomon pour s'attirer ses bonnes grâces ; puis il s'adresse à chacun des Valeureux pour les exhorter à manger en leur expliquant qu'un tel dîner est unique dans leur histoire et même dans celle de l'humanité. Enfin il improvise le discours de remerciement à Solal qui fait à sa façon la transition entre cuisine et littérature. Mangeclous remercie en effet le sous-secrétaire général de lui avoir donné l'occasion de n'avoir plus faim, porte un toast à la Société des Nations (SDN) transfigurée en Satisfaction des Nourris et Satiété du Nombriel et Saturation de Nouilles. À la magnificence et à la profusion de la cuisine (occidentale ici pour l'essentiel) correspond la grandiloquence du discours oriental :
- « Seigneur amphitryon, dispensateur de voluptés alimentaires et de festins gustatifs de la langue et du gosier, je n'oublierai jamais ce grand jour où j'ai absorbé, résorbé, avalé, croqué, grignoté, dévoré, goûté, happé, gobé, bâfré, consommé jusqu'à gonflement dangereux des parois stomacales et dilatation suprême ! [...] Certes, je m'en suis glissé en mon tuyau digestif, et mon estomac en restera farci jusqu'à la fin de ses jours. En un mot comme en cent, seigneur Solal, on m'apporterait un œuf frit en ce moment, eh bien, je le jure sur les restes incontestables et sacrés de ma chère mère, je le refuserais ! [...] Au nom de mon estomac adoré, merci ! » (M, 599-600).
- 13 Mais le parjure est proche :
- Il s'arrêta comme surpris. On l'interrogea.
« J'ai faim », dit-il sombrement. (M, 600)
- 14 Le passage final du texte donne lieu aux sentiments partagés de Saltiel envers Mangeclous (honte de son comportement et admiration envers son appétit) ainsi qu'à une proposition inattendue de Mattathias l'avare (qui n'est jamais bien loin, dans l'œuvre, du stéréotype antisémite) : « Seigneur, la prochaine fois que vous voudrez nous inviter à un festin, donnez-nous plutôt la contre-valeur en espèces et nous nous arrangerons au mieux de nos intérêts. » (M, 600). Solal sort sans répondre et l'épisode s'achève ainsi.

- 15 Quelle est la signification de ces débordements culinaires, qui ne semblent avoir aucune fonction particulière dans l'intrigue sinon de donner lieu à une « pause déjeuner » ?
- 16 D'abord, on constate que Mangeclous y éclate de vitalité face à un Solal fantomatique qui, très préoccupé par ses projets de conquête amoureuse (le chapitre précédent était consacré à une de ses visites dans la maison d'Ariane), « paraissait engourdi, vivant à demi seulement » (M, 596). Quant à Mangeclous, « il vivait entièrement et se maîtrisait pour ne pas clamer son impatience » (M, 596). On retrouve dans ce festin offert tous les traits du banquet rabelaisien, tels que les décrivait Mikhaïl Bakhtine : « La puissante tendance à l'abondance et à l'universalité est présente dans chacune des images du boire et du manger que nous présente Rabelais, elle détermine la mise en forme de ces images, leur hyperbolisme positif, leur ton triomphal et joyeux »⁷. Dans un article de 1996 portant justement le titre de « Jouissances et réjouissances », Catherine Milkovitch-Rioux soulignait l'enracinement rabelaisien de l'œuvre de Cohen⁸. Les exemples de cette vitalité extraordinaire qui anime non seulement Mangeclous mais également les autres Valeureux sont nombreux dans le passage (ils parlent fort, rient, chantent à tue-tête, dansent, etc.)
- 17 Comme dans cet épisode de la guerre microcholine où Grandgousier organise un festin pour le retour de Gargantua, comme dans le banquet des Gastrolastres du *Quart livre*, on trouve dans *Mangeclous* une interminable énumération de plats qu'il serait fastidieux de reprendre ici : « Soixante hors d'œuvre [...], douze soles à la normande [...], quinze plats froids à noms merveilleux [...]. De plus furent roulés sur des tables de cristal des mets chinois, espagnols, italiens, arabes et turc ; quinze entremets ; dix fromages ; des fruits ; six douzaines de gâteaux émouvants ; des montagnes de petits fours extraordinaires ; une grande caisse de fruits confits et du café et des liqueurs et six vins ! Tout cela ! » (M, 597). Il s'agit bien ici de cuisine occidentale et plus particulièrement française. Je renvoie à l'ouvrage de Claudine Nacache-Ruimi pour le commentaire détaillé des recettes des truites au bleu, soles à la normande, à la Dufferin, à la Duréglé, du cassoulet, du foie gras en gelée, du pâté en croute, des bouchées à la reine, des poulets Beaulieu, Marengo et autres... Solal offre à ses cousins, comme un personnage de roman médiéval recevant dans son château, la cuisine occidentale, ou française, dans son ensemble (ou en tout cas un très large échantillon de celle-ci). Le « mangement » habituel des Valeureux y prend une signification particulière dans la mesure où il est déconnecté de son contexte oriental.
- 18 On voit que la cuisine du Ritz, ainsi que les finances presque inépuisables de Solal, produisent littéralement du « merveilleux ». Ce banquet est pour les Valeureux une sorte de miracle par la qualité « extraordinaire », le raffinement du service (« sur des tables de cristal »), la diversité et bien sûr la quantité, qui comme chez Rabelais souligne les vertus vitales de l'excès (douze soles, quinze entremets, dix fromages, six douzaines de gâteaux...). Cohen est un grand lecteur des *Mille et une nuits* (traduction Mardrus) où de tels festins sont également fréquents (dans les voyages de Sindbad le marin par exemple).
- 19 L'oubli des bonnes manières auquel le passage donne lieu s'apparente à une libération (sans doute à la fois réprouvée et recherchée par Solal, mais son point de vue n'est jamais donné dans le passage, sans parler d'Albert Cohen qui s'est vraisemblablement bien amusé à l'écrire), à une célébration de l'abondance, à une sorte de communion profane carnavalesque dans un rite d'ingestion infinie soulignée par l'anaphore de la conjonction « et » : « [Les Valeureux] chantaient et riaient et mangeaient et se

servaient réciproquement et s'encourageaient à en prendre davantage car plus ils en enfournaient et plus on en rapportait. » (M, 599). L'insistance sur les fonctions corporelles – si souvent utilisée ailleurs chez Cohen comme un moyen de rabaissement (pour les amants sublimes par exemple) – prend ici un aspect à la fois comique et régénérateur. Mangeclous aurait souhaité, nous dit-il à la fin de son discours de remerciement à Solal, être prévenu plusieurs jours à l'avance de ce festin pour pouvoir jeûner et se purger « afin que le trou soit profond et large » (M, 600), bref pour pouvoir manger encore davantage. Selon Mikhaïl Bakhtine analysant l'œuvre de Rabelais, l'hostilité du monde extérieur se voit chez lui réduite à néant par son incorporation alimentaire : « L'homme triomphait du monde, l'avalait au lieu d'être avalé par lui [...]. Le banquet célèbre toujours la victoire, c'est un trait propre à sa nature même. Le triomphe du banquet est universel. C'est le triomphe de la vie sur la mort. »⁹ On comprend pourquoi Mangeclous à la fin des *Valeureux* peut se considérer comme « vainqueur éternel »¹⁰ après avoir écrit à la reine d'Angleterre pour lui dire, de manière assez directe, ce qu'il pense de la cuisine anglaise.

- 20 Le passage met en évidence la brève concordance d'intérêt de *la dépense, du faste aristocratique de Solal*, considéré comme un demi-dieu par ses cinq cousins, et de *l'amour valeureux des mangements*, des repas pris en commun comme lieu suprême de la convivialité. Le texte est néanmoins travaillé par la discordance : entre Solal qui veut s'intégrer dans le monde occidental et les Valeureux qui y sont visiblement inaptes ; entre le raffinement du banquet et le comportement malséant des convives ; entre la prolifération du discours des Valeureux et le silence de Solal. La force comique, libératrice du passage, n'en est pas moins grande et la cuisine devient, au moins pendant le temps de sa consommation effrénée, un élément subversif au sein de l'univers de grand luxe qui l'a produite.

NOTES

1. Claudine Nacache-Ruimi, *Albert Cohen, une poétique de la table*, Rennes, PUR, « Tables des hommes », 2015.
2. Henri Béhar, *À table avec Albert Cohen, Cuisine séfarade de Corfou... à Marseille*, Paris, Non lieu, 2015.
3. Albert Cohen, *Mangeclous* (Gallimard, 1938), chapitre XXXV, *Œuvres*, édition établie par Chrystel Peyrefitte et Bella Cohen, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 596-603. Les références aux citations de ce chapitre dans cette édition sont indiquées entre parenthèses par l'abréviation M (*Mangeclous*) suivie du numéro de page.
4. Rabelais, *Gargantua*, Paris, Gallimard, « Folio », 1969, chapitre VII : « Comment le nom fut imposé à Gargantua et comment il humoit le piot », p. 103.
5. *Belle du Seigneur*, op. cit., p. 261.
6. Il y a bien des hôtels luxueux à Genève, mais l'hôtel Ritz-Carlton a ouvert ses portes à Genève, dans l'ancien Hôtel de la Paix, seulement en 2017. Celui de la fiction est donc une invention de Cohen.
7. Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, Paris, Gallimard, « Tel », 1970, p. 277.

8. Catherine Milkovitch-Rioux, « Des propos des “bien Ivres” aux rires des Valeureux : Jouissances et réjouissances rabelaisiennes dans le roman cohénien », *Cahiers Albert Cohen*, numéro 6, 1996, p. 9-45. URL : <http://www.atelier-albert-cohen.org/index.php/liste-des-articles-en-ligne/135-des-propos-des-qbien-ivresq-aux-rires-des-valeureux--jouissances-et-rejouissances-rabelaisiennes-dans-le-roman-cohenien-par-catherine-milkovitch-rioux.html>
9. Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 282.
10. Albert Cohen, *Les Valeureux* (Gallimard, 1969), *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1038.
-

RÉSUMÉS

L'œuvre d'Albert Cohen fait une très large place à la cuisine et nombreuses sont les pages consacrées à la nourriture préparée, occidentale ou orientale, ou à ses modes de préparation. Les enjeux d'une telle représentation sont multiples, et ont trait tant à une conception de la vie et de la mort qu'à une pratique de la langue. Mais c'est aussi dans des pratiques contradictoires du banquet, de l'invitation, de la dépense, et de la convivialité que se joue une discordance fondamentale par laquelle la cuisine devient un élément subversif de l'univers qui l'a produite.

Albert Cohen's work deals frequently with food and cuisine. Many pages show western or eastern food and the way it is prepared. These images are linked to a specific vision of life and death, as well as to a specific way to write. But it is also in contradictory modes of feasting, inviting, spending and socializing that a fundamental dissonance plays out, and that cuisine becomes a subversive element.

INDEX

Mots-clés : Mangeclous, banquet, comique, occident, orient, langage, Valeureux, rites, écriture et nourriture

Keywords : Mangeclous, feast, comical, West, East, language, Valeureux, rituals, writing and food

AUTEURS

ALAIN SCHAFFNER

Professeur à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, Directeur de l'UMR THALIM – Théorie et Histoire des Arts et Littératures de la Modernité, il s'intéresse en particulier aux questions de la fiction et du romanesque, aux liens entre littérature et animalité. Depuis sa thèse de doctorat (*Le goût de l'absolu : l'enjeu sacré de la littérature dans l'œuvre d'Albert Cohen*, Champion, 1999), il a consacré de nombreux travaux à l'œuvre d'Albert Cohen, parmi lesquels une monographie : *Albert Cohen, le grandiose et le dérisoire*, Zoé, 2013. Alain Schaffner est président de la SELF XX-XXI.